

CORONAVIGATIONS -- Alain Damasio

Toute crise massive est une chance. Parce qu'elle brise un continuum. Et qu'elle ouvre une lucarne dans le mur circulaire de nos habitus cimentées à la résignation et au déni. Une lucarne qui peut vite devenir fenêtre, puis portes sur un futur à désincarcérer.

Cette pandémie n'est donc pas qu'une catastrophe.

C'est déjà beaucoup plus, beaucoup mieux : une promesse. Qu'on peut se faire à nous, et qui n'engagera que nous. Pas nos États prétendument « souverains ». Pas la macronerie ambiante qui possède un air (R) de trop. Pas la grande trumperie mondiale des gouvernants qui voient dans chacune de ces crises (coucou le terrorisme !) l'occasion de récupérer et de réagréger autour de leur patriarcat moisi nos peurs légitimes.

« Faire bloc », hein, les Présidents ? Après avoir atomisé en mode puzzle toutes nos solidarités sociales ?

Donc une promesse naît, oui. Une promesse pour le printemps qui vient et dont nous pouvons être les bourgeons têtus, les fleurs sans naïveté et les fruits qui mûrissent.

Enjeux de focalisation

À l'heure où j'écris, sur l'ubac de la pandémie, pas encore au pic, dans le suspense morbide du « jusqu'où ça va monter ? », toute expression de joie, toute couleur posée sur la tragédie en cours, passe pour une obscénité. Le randonneur qui marche deux heures seul en forêt est un irresponsable. Celui qui vous parle à 90 cm est devenu un assassin. La famille qui choisit de confiner à la campagne plutôt que contaminer bus, halls et rues parisiennes incarne l'immoralité la plus abjecte.

Dans ce contexte, qui voudrait rappeler qu'en toute rigueur, si l'on s'en tient aux chiffres et aux faits, le COVID-19 ne tue qu'une personne contaminée sur 300 (létalité réelle = 0,3%) ? Que le taux réel de contaminés tourne autour d'une personne sur 50 en France ? Que même en léchant les poignées de porte de votre immeuble, la probabilité que vous mouriez du coronavirus est donc d'une chance sur 15 000 environ ? Et que j'ai personnellement plus de chance de tomber d'une falaise ou de mourir sur mon scooter en allant faire mes courses que de crever du SARS-coV-2 ?

Je vous entends déjà hurler dans vos confins : « Et les vieux qui meurent ? Et les

soignants surexposés au front ? Personne ne peut minimiser cette pandémie ! ». Évidemment.

Essayons juste d'être précis : le Covid-19 n'est pas en soi un événement. Il ne l'est pas intrinsèquement. Il l'est par le regroupement opéré des symptômes, dont Deleuze montrait à propos du Sida que l'histoire de la médecine n'est que ça : une façon spécifique à chaque époque de regrouper les symptômes. Sans cet agencement, les décès, qui sont dans une écrasante majorité des cas des décès multifactoriels, issus de comorbidités, seraient passés sous les radars dans les statistiques. On les aurait imputés au diabète, à une pathologie cardio-vasculaire, au cancer, dont ces morts sont AUCUNE et surtout la cause. Le covid est avant tout un accélérateur. Un nudge qui frappe des patients déjà âgés, déjà fragiles, qu'il achève dans la solitude la plus féroce.

Il ne s'agit pas de dire que le covid-19 n'est pas grave. Il ne s'agit pas de faire un concours de mortalité comparée en ricanant sur l'importance inaperçue des gripes saisonnières

(13 000 morts sur la saison 2017-2018) ou en pointant, narquois, l'hyperfocalisation nécessaire des morts par féminicide (126 en 2019) face aux morts invisibilisés des cancers du cerveau, des suicides ou de la tuberculose en Afrique. Il s'agit bien plutôt de se demander : dans ce champ primordial des « morts évitables », pourquoi les décès liés au

coronavirus sont-ils parvenus à mobiliser l'attention mondiale aussi magnifiquement ?

Pourquoi n'y est-on pas parvenu avec les cancers dûs aux pesticides, par exemple, avec la pollution atmosphérique qui fait 45 000 morts par an en France ou pire encore avec le réchauffement climatique ? Pourquoi y échoue-t-on avec les 30 000 migrants sauvés par

SOS Méditerranée en deux ans puis les 8 000 (probables) qu'on a laissé criminellement se noyer tout le temps que la France bloquait le navire à quai en lui refusant un pavillon ?

Pourquoi ce décompte si précieux et cette attention portée à la vie, ne l'active t-on pas à propos, tiens... du chômage dont la mortalité induite pèse quantitativement très lourd ? (14000 décès imputables par an selon l'Inserm).

Un philosophe comme Yves Citton suggérerait une réponse possible : la clé est sans doute à chercher dans nos économies de l'attention. Dans la construction collective et « virale » — en partie médiarchique, en partie gouvernementale et en partie populaire — de l'attention à cette vague de morts-là. Si bien que si l'on a une conscience écologique minimale, une attention au moins minime au massacre industriel de l'étoffe vitale de forêts, d'océans, d'animaux, de sols fertiles, d'air autrefois sain et d'eau naguère pure dont nous sommes tissés, on ne peut s'empêcher de poser la question, non qui tue, mais qui sauve :

Comment réussir à ouvrir, pour nos crises écologiques globales, dans nos murs de brique cimentées au fric, une telle fenêtre d'attention nationale et mondiale ? Un tel cadre de visibilité quotidien et suivi ? Une telle hyper-focalisation, si précieuse et si furieusement efficace ?

Est-ce que notre monde vivant ne mérite pas ça ? Ne mérite pas cette écoute pleine et soudaine ?

Ne mérite pas, allez, osons, deux mois confinés chez soi à éprouver enfin ce que serait un monde de prospérité sobre ?

Un monde de croissance ? Allez, osons, oui : de croissance de nos disponibilités, de notre attention aux autres, de croissance de nos bienveillances mutuelles. De croissance de nos lenteurs riches. De poussée du réensauvagement de nos espaces trop urbanisés.

Un monde de technologies douces, réparables et recyclables, intelligemment contenues, de bien vivre où l'on mangerait mieux, local et savoureux, consommerait le strict nécessaire, éliminerait enfin les métiers parasites comme le suggère Bruno Latour (pub, marketing, com, finance... what else ?).

Où l'on prendrait conscience aigüe que les biens nous ont « eus » quand ce sont les liens qui nous font. Les liens à nos proches, familles et amis, tout autant qu'à l'étranger qu'on découvre, au migrant qu'on accueille, qui sont juste comme nous, qui sont nous. Les liens à renouer avec le vivant, biotopes, animaux et végétaux, champignons et bactéries, et même ce lien... au virus !

Aucune de ces formes n'est notre ennemi ni ne le sera jamais. Car ces bactéries

nous constituent et nous soignent, forment notre microbiote ; ces virus nous mutent, et nous construisent. Les virus naissent, passent, disparaissent. Ils n'exigent aucune guerre, juste l'attention juste au juste moment — mais c'est déjà trop pour un capitalisme rivé à ses courses de bites et à ses cours de bourse. Viralité psychique et cycles du contrôle. Trollons un peu : au fond la charge virale du Covid se révèle moins physique que psychique. C'est à mes yeux une leçon étrange du confinement. Elle infecte infiniment moins nos corps qu'elle n'affecte nos psychés. Active nos peurs multiples, nos paranos, nos anxiétés. Notre hypocondrie. Nos insurmontables angoisses. Et donc notre soif inétanchable d'en sortir, par les certitudes fragiles qu'un flux tendu d'infos est censé nous apporter. Alors ça compulse dur. Les audiences des sites d'infos explosent. La contagion des trouilles devient pulvérulente. On la hume tous et toutes, fenêtres pourtant fermées, dans nos solitudes connectées dont les fils se touchent. Rien de plus contagieux que la peur, n'est-ce pas, rien de plus efficace pour souder un peuple, rien de plus performant en psychologie des foules qu'un ennemi commun.

Surtout invisible.

Conjurez cette peur par une discipline ancienne, presque archaïque : la quarantaine, celle de la peste si bien décrite par Foucault. Ajoutez-y le contrôle des populations, initiée historiquement sous la variole : biopolitique. Saupoudrez d'une pincée de tracking téléphonique : traçabilité. Puis secouez le shaker. Vous avez le poison et son antidote. Le pharmakon. Peurs et réassurances partielles, en boucle, cybernétiques. Cycle du contrôle comme il y a un cycle de l'eau : orage de la contamination subite. Pluie des mesures et des ordonnances s'abattant dans les corps. Évaporation de la peur par les chairs confinées, qui alimentent en retour les cumulus d'infos et les clouds de données. Pluies numériques à nouveau, horizontales comme sous furvent. Le couplage entre l'angoisse et sa conjuration imparfaite est un must du psychopouvoir. Une machine de guerre qui tourne toute seule à plein régime parce que son carburant est en vous, inépuisable : c'est la peur de mourir — et de faire mourir. Alors la délation nous brûle les doigts et les lèvres. Chacun de nous devient menace, vecteur infectieux. L'obéissance s'introjecte, elle devient obéissance à nous-mêmes, au flic-surmoi qui pousse sur le terreau de nos trouilles et dont le flic-état n'est qu'un engrais presque inutile. Il n'y pas de complot. Il

n'y a jamais que des stratégies à l'arrache de gouvernements aux abois qui se raccrochent aux branches d'un paternalisme qu'on leur demande de fleurir, nous les enfants peureux. Il est temps de grandir.

Même critiquer Macron est encore se placer sous sa dépendance. Comme s'il était une solution possible à quoi que ce soit (lol) ! La solution, c'est nous et notre politisation active. Il faudra finir par l'entendre. Que ça ne nous empêche pas de manifester, d'occuper, de combattre et d'agir contre ce gouvernement. Mais en visant un point au delà de la brique qu'on casse. Confiner le plasma radioactif du capital Bruno Latour parle joliment de gestes barrières pour contrer (après le confinement) le capitalisme extractiviste et ses massacres écocides. L'image qui me vient est plus SF : comment, une fois la pandémie passée, parvenir à confiner, à notre tour, ce plasma

radioactif du capital-en-nous, qui a fini par nous irradier tous — et qui voudra continuer à le faire ? Il ne sert à rien de se prétendre contre le capitalisme.

Demandez aux gens, tout le monde est contre : tout contre. Il ne sert à rien de se croire au dehors : la marge appartient encore au système et l'alimente même plus puissamment que son centre. La vérité est plus cruelle : si le capitalisme est si présent, s'il infiltre partout ses liquides, s'il démultiplie de façon fractale ses logiques jusqu'aux secteurs qui avaient su longtemps le repousser (l'éducation, la santé, l'humanitaire, l'amitié, la militance, l'art...), c'est parce qu'il prend en nous son énergie. On l'irrigue avec notre sang ; on l'électrise avec nos nerfs ; on le rend intelligent avec nos cerveaux. Il nous manipule avec nos propres mains. La consommation est notre expérience désormais native ; le numérique notre biotope.

Qui est le grand vainqueur du confinement, sinon ceux dont le projet est de virtualiser le

monde ? Qui, sinon ces quatre bases nucléiques de notre Acide Désoryibo Numérique : G,A, F, A ? Quand vous logez, au sens policier, trois milliards d'individus dans leur grain de maison, côte à côte, bloqués dans leurs monades urbaines, lovés dans leur technococon,

qui tisse la chrysalide ? Qui forme la rafle, cette tige qui articule les grains de raisons sur la grappe ? Hum ?

Ah oui, là, on rigole moins. Là, on ne clique plus sur la bannière, on ne forward plus son neuvième même de la journée, on stoppe net le scrollytelling de la propagation

sur des magnifiques cartes pointillistes élaborées par tracking téléphonique... On se pose. On réfléchit. C'est chaud les chums !

« Cette sollicitude omniprésente, c'est l'aspect sous lequel l'État se présente »

Si l'État a réagi si puissamment pour le coronavirus, ce n'est pas simplement parce que la pandémie tue, et vite. D'autres causes tuent tous les jours et aussi efficacement mais pour lesquelles, pourtant, ce même État ne va pas, ou peu, réagir. Foucault le pointait magnifiquement dès 1977 — et il faut le citer longuement tellement

sa perspicacité éclaire, 40 ans plus tard, l'action de l'État face à la pandémie que nous traversons : « L'État qui garantit la sécurité est un État qui est obligé d'intervenir dans tous les cas où la trame de la vie quotidienne est trouée par un événement singulier, exceptionnel. Du coup, la loi n'est plus adaptée ; du coup, il faut bien ces espèces

d'intervention, dont le caractère exceptionnel, extra-légal, ne devra pas paraître du tout comme signe de l'arbitraire ni d'un excès de pouvoir, mais au contraire d'une sollicitude (...) Ce(tte) sollicitude omniprésente, c'est l'aspect sous lequel l'État se présente. (...) Ce qui choque absolument dans le terrorisme [donc ici dans la pandémie], ce qui suscite la colère réelle et non pas feinte du gouvernement, c'est que précisément le terrorisme l'attaque sur le plan où justement il affirmait la possibilité de garantir aux gens que rien ne leur arrivera.

(...) D'où l'angoisse provoquée par le terrorisme [la pandémie]. Angoisse chez les gouvernants. Angoisse aussi chez les gens qui accordent leur adhésion à l'État, acceptent tout, les impôts, la hiérarchie, l'obéissance parce que l'État protège et garantit contre

l'insécurité. » Tout est dit. À ceci que, dans chaque crise, il y a aussi des déclencheurs spécifiques. Si la réaction du gouvernement a été si massive, ne soyons pas coronaïfs : c'est parce que le virus a touché ceux qui sont d'ordinaire nos intouchables : qu'elle a fragilisé nos députés, nos serreurs de main électoralistes, nos patrons agiles, mobiles, cosmopolites, voyageurs, transnationaux, vifs, urbains, nos cadres si supérieurs qu'ils mondialisent même la maladie. Elle a touché en priorité les riches. Ah bon ? Jugez plutôt : ceux qui en ont été les colporteurs les plus virulents sont ceux qui ont les moyens de voyager loin et souvent : ce que j'appelle

les riches. Si la maladie ne touchait que les pauvres, les Africains, les homos, les drogués, les migrants, les sans-paps, les paysans niqués au pesticides, les ouvriers défoncés par le ciment et l'amiante, la radioactivité et le glyphosate, rassurez-vous : vous ne seriez pas confinés. Il faut pour ça que les invulnérables soient concernés. Et c'est l'autre leçon selon moi, bien moins consensuelle, que je tire de cette crise du coronavirus : à savoir qu'il ne se passera rien de probant, rien de sérieux politiquement si l'on ne va pas chercher ceux qui sont responsables de ce qui nous tue. Tue quoi ? Nos

libertés, nos solidarités natives, la disponibilité de nos temps. Nos écosystèmes et notre atmosphère. Notre santé publique et nos éducations nationales. Ce filet précieux des retraites et ce soutien indispensable du chômage. Par exemple. Et qui les tue sans jamais se salir les mains, sans que l'odeur des cadavres ne revienne importuner leurs narines. Qui tue sans voir vraiment l'effet de cette violence systémique, sans qu'elle se réverbère ou remonte jusqu'à eux. Sans que les balles ricochent. L'action directe, comme pratique politique, seule permet ça : remettre les « décideurs » face à leurs actes, les rendre à nouveau comptables de ce qu'ils font, et donc à nouveau vulnérables — comme tout un chacun. Là, le virus a fait le taf pour nous, alone. Centrer la fenêtre d'attention en neutralisant les corps ?

Mais revenons, inlassablement, à la question. Celle qui fend le mur.

C'est le Collectif Malgré Tout, sous l'égide de Miguel Benasayag qui l'a posée en premier, il me semble. Et la réponse, si elle est encore incomplète, mérite qu'on l'amplifie. Le collectif écrit :

« Une menace comme celle de la pandémie que nous vivons actuellement apparaît comme immédiate : on peut en mourir, aujourd'hui, maintenant. Il faut se protéger, agir. La question est donc de savoir ce qui détermine le caractère d'immédiateté de la menace.

S'agit-il réellement d'une propriété intrinsèque à cette pandémie, qui la différencierait, par exemple, de la menace écologique ? (...) Ce qui l'a rendue immédiate n'est pas la mortalité du virus (caractère intrinsèque) mais plutôt l'action disciplinaire des gouvernants. Cela constitue pour nous une leçon fondamentale dont il faudra se souvenir : (...) il faut une action. »

C'est donc l'action disciplinaire — disons disciplinante — qui crée la visibilité. C'est le

pouvoir qui en confinant, rend tangible le problème, le fait exister, le rend perceptible. En bloquant nos déplacements, il crée les conditions d'une visibilité optimale et exclusive : une focale. Mais il s'appuie pour ça, bien sûr, sur des faits, des probabilités, des menaces explicitables. Cette action disciplinante a deux effets croisés, au moins : agir sur les esprits et agir sur les corps. Agir sur les esprits : par un bombardement médiatique sans précédent dans l'histoire récente, une véritable pluie torrentielle d'articles, de graphes, de schémas et de chiffres, un déluge continu d'infos, d'entretiens, de témoignages, de récits, de mise en scène, en images et en sons qui produit une inflation infobèse assez terrifiante. Une authentique bulle « spéculative » : d'hypothèses et d'incertitudes, de possibilités d'évolution tragique et de potentialités de remèdes, laquelle grossit tout autant qu'elle relance en continu les boucles d'anxiété d'une population trop confinée pour aérer son cortex, prendre le plus petit recul salvateur et échapper au vampirisme de l'attention qui suce nos sangs jusqu'à la moelle. C'est un blob lumineux plus qu'une bulle. Ça nous aveugle et ça nous engluie. Ça grégarise nos pensées et ça panurgise nos perceptions. Agir sur les corps : par l'activation d'une pratique basique : quarantaine, confinement, assignation de chacun à son chez-soi (pour ceux qui en ont, que les autres crèvent), blocage des corps pour bloquer ce qui circule de corps en corps, comme toute vie : ce fameux virus. Et c'est pour moi là qu'il faut creuser. Puisque que la bulle d'attention, la mobilisation par la raison et l'émotion, elle est par exemple abondamment tenté pour le réchauffement climatique, sans produire beaucoup d'effets, où est donc la différence ? Pourquoi ça marche ici si bien ? La différence est dans la neutralisation des corps. Leur mise en veille. L'injonction qui leur est fait de ne plus bouger, ou si peu. Elle est dans l'expérience physique et donc éthologique du confinement. C'est mon hypothèse. Dans la discipline qu'elle impose, oui, et les contraintes communes auxquelles elles nous assignent. Ces contraintes crée un ethos partagé. Si rare aujourd'hui tant nos vies sont individualisées, nos comportements des mosaïques, nos statuts inégaux.

Un affect commun ! Enfin ! Pour tous, partout, et même mondialement. Cet affect commun dont Lordon montre bien qu'aucune mobilisation politique ne peut s'en passer si elle entend produire quelque effet.

D'un seul coup, toutes nos habitudes — de déplacement, de consommation, de vie sociale, d'activité professionnelle, de modes de relation... — sont dynamitées. Ce que le confinement fait de nous ? des êtres enfin disponibles. Doublement.

Disponibles tout autant par le temps libéré (pour ceux que la crise n'angoisse pas) que par l'inquiétude hautement aiguillonnante qui pousse à chercher, à mieux comprendre et à apprivoiser la menace. Disponible aussi affectivement tant la fragilité toute neuve produite par la crise nous rend sensible et empathique aux autres. Ce que je vais dire est horrible : mais le confinement des corps est LA façon optimale de remobiliser un temps de cerveau disponible. Pour une population entière, et pour une durée suffisamment longue pour produire des effets (disons deux mois ?).

Le seul produit intérieur brut que nous fabriquons, c'est la peur.

Si bien que par cette fenêtre enfin ouverte dans nos cœurs et nos cerveaux, la dramaturgie intense du covid porte à plein. Un fer rougi. Elle fouille dans les chairs, touille les fragilités, fascine et sidère. Elle nous rend tous expert médical. Tous concernés. Tous actifs dans nos passivités finalement confortables et même confortés (restez chez vous, vous sauverez des vies).

Je ne parle pas des soignantes, des éboueurs, des livreurs, des SDF, des caissières, bref de tous ceux par qui ce confort tient encore et qui eux, n'en disposent pas : c'est au contraire leur mise en danger actuelle qui protège et ménage la nôtre.

De là cette hypertrophie des peurs qui, pour ma part, m'hallucine dans ses excès. Cette historique hystérie. Cette perte de la mesure exacte du danger, que renforcent l'invisibilité du virus et l'imperceptibilité de ses effets sur la majorité des contaminés. Ce qui fascine est la construction hors sol et hors corps d'une espèce de vérité flottante sur les événements, qui finit par prévaloir sur le réel. Productions éperdues de textes et de journaux confinés, frénésie communicante par toutes les sources de diffusion possibles : médias officiels, indépendants, faux, foireux, blogs et blagues, réseaux sociaux, covidéos, fils interpersonnels...

Toute une électricité de stress et d'anxiété qui vient électrocuter spasmodiquement nos existences rassises.

Insiste une sorte de mouvement tournant qui nous reterritorialise brutalement sur nos intérieurs et nous déterritorialise par compensation à travers les réseaux. Comme si

le blocage des corps appelait la circulation panique des flux d'échange, censée nous redonner une liberté digitale et largement fictive.

Bref, la viralité subie est donc tout autant numérique que physique. Davantage même. Elle est d'autant plus fluide psychiquement qu'elle est bloquée physiquement par le confinement. Moins le virus se colporte, plus sa viralité psychique devient grande. Nous n'incubons pas le Covid-19, nous incubons l'autocensure et le stress-control. Notre PIB s'effondre parce que le vrai produit intérieur brut que nous fabriquons, c'est la peur... Unis en tant que séparés ?

Quel est l'impact exact de la pandémie sur nos relations ? C'est délicat.

Alors qu'il isole, le confinement nous relie paradoxalement à une expérience commune. Il « noue un nous » et nous fait serrer ce noeud ensemble. Il fait émerger une forme bizarre de peuple : celui des balcons, des courses flippées, des balades à cent mètres de chez soi, de la frénésie des échanges en réseau. Celui des covidés dont mon goût stupide des jeux de mots suggère qu'ils sont des corvidés (corbeaux) sans air. L'impact sur le lien est complexe. L'expérience commune est d'une ampleur inégalée dans l'histoire récente. Elle nous unit indiscutablement, et dans un premier temps. Mais elle nous unit en nous séparant. Elle nous rassemble... par la distance sociale. Elle nous « covide sanitaire ». Tous confinés, oui, sauf que subsistent des écarts majeurs, des inégalités de situation qui sont la vérité de nos vies, mieux : de nos niveaux de vie.

À commencer par le logement qu'on a choisi ou subi, l'espace dont on souffre ou dispose, le confort ou l'âpreté qui est la nôtre. Mais aussi une inégalité de statut affectif, de degré de solitude, de confinement social préalable au confinement généralisé : célibataire, femme isolée, vieux abandonné, nomade forcé, sans domicile fixe... Ces statuts se paient cash.

L'expérience de l'isolement de tous nous relie, la distanciation sociale nous délie mais elle fait aussi monter l'absence de ceux qui nous manquent, qui est appel au lien, besoin de présence charnelle ou corporelle appelant à son tour sa conjuration quotidienne par le numérique, cet ersatz piégeux, frustrant mais nécessaire.

Covid(e) hein ? Tout était déjà dans le titre. Vide social conjoint. Cohab des vides.

Grappe de grains reliée par la rafle des réseaux. Grappe plutôt que groupe, oui. Mais

solitudes solidaires quand même. Connectif collectif. Unis en tant que séparés. Et cette expérience fera date. Elle créera une mémoire. Un conscient collectif.

Et au final, l'isolement porte ! On limite l'épidémie. On réduit les morts évitables. Un modèle de mobilisation dont s'inspirer ?

Résumons à la hache : si l'on prenait pour référence cette pandémie comme « modèle » de mobilisation possible pour agir mondialement sur d'autres causes, ô combien graves, de « morts évitables », s'agirait-il donc d'initier ?

- 1) Une action disciplinaire massive qui reterritorialise nos corps ;
- 2) Un double bombardement gouvernemental-médiatique qui crée l'hyperfocalisation des populations. Avec le storytelling associé, de type thriller.
- 3) Un impact majeur sur notre rapport au temps, soudain émancipé de l'agitation brownienne du productivisme qui nous structure : un temps à nouveau ressource d'écoute, d'accueil et d'attention au monde
- 4) La mise à disposition résultante des esprits que libèrent ces corps confinés et ce temps retrouvé. Avec malheureusement, pour cette crise, l'envahissement des flux d'infos monomaniaques par cette fenêtre réouverte, qu'elle obstrue.
- 5) Une prise de conscience collective, malgré tout, par l'expérience commune vécue à l'échelle mondiale tout autant que par les liens locaux retrouvés et renforcés, face à une menace vitale.
- 6) Une histoire et donc une mémoire commune qui se déploie par l'enchaînement — choc, confinement, combat collectif, victoire — qui va sans doute souder nos communautés.

Bon, pfff... Pas forcément inspirant comme méthode... Comment on peut reprendre ça ?

On crée des virus dans des labos clandestins et on les balance régulièrement dans des métropoles saturées ? Ouais ? Ben non.

Je ne sais pas si « rien ne sera plus comme avant » après le confinement, comme lancent ces oracles dont les prophéties se voudraient auto-réalisatrices. Mais pourtant quelque chose s'entr'ouvre. Indiscutablement.

Une brèche.

Tentons d'y passer une main. Les aujourd'hui qui bruissent (notes pour l'après) Ne pas croire, ne plus croire que le gouvernement le fera pour nous : yes, he can, quand il le veut vraiment. Oui on peut le contraindre, un peu, mais ça fait 40 ans qu'on jette des palettes sous les chenilles du bulldozer néolibéral sans le ralentir beaucoup, n'est-ce pas ? Ne rien attendre de lui. Qu'il ferme juste enfin sa grande gueule quand il dit qu'il n'y a pas d'argent magique, ce serait déjà énorme. De l'argent « magique », il y en a. Ça s'appelle prélever des impôts à ceux qui éjaculent du fric. Prenez juste 99 milliards à Bernard Arnault, première fortune mondiale, et laissez-lui en 1, en pourboire. Ça s'appelle parfois aussi la planche à billets. Ça s'appelle encore une relance keynésienne. Ça s'appelle payer des salariés du service public plutôt que donner des subventions aux sociétés côtées en bourse qui vont les transformer aussitôt en dividendes et enrichir encore plus les déjà trop-riches. Je ne crois pas qu'on puisse « décider », en partant du peuple, à l'échelle d'une nation, d'une expérience aussi cruciale que la crise du coronavirus et ce qu'elle nous fait. Heureusement peut-être.

Mais en acceptant de changer d'échelle, de partir de là où l'on est, où l'on vit, où l'on lutte, de nos tissus fluents de liens déjà actifs, on peut parvenir à mobiliser avec la même focale et la même force des communautés motivées. Ce qu'on peut décider, raisonnablement, c'est de « covider » localement nos productivismes et de se donner les moyens d'une expérience partagée des disponibilités que la pandémie nous a offert malgré elle. Dans mon roman *Les Furtifs*, j'appelle ça créer des ZAG (zones auto-gouvernées) ou des ZOUAVES (zone où apprendre à apprivoiser le vivant ensemble). Peu importe le nom et son humour potache. Ce qui importe est de sortir du confinement capitaliste et de nous ménager des dehors où respirer, réinventer et retisser. Territoires où expérimenter. Temps libérés. Collectif où lier & relier. La bonne nouvelle est que germe déjà de partout (quoiqu'on dise, étouffe et fasse croire) d'innombrables initiatives.

Il n'y a plus de lendemains qui chantent, et c'est tant mieux. Mais il y a des aujourd'hui qui bruissent. Et c'est mieux.

Ces initiatives, à l'instar des zad et des gilets jaunes, qui sont la portion médiatisée de l'iceberg, ont ceci de communs qu'elles refusent les hiérarchies, le culte des

chefs, le patriarcat. Elles se foutent de consommer, de « faire de l'argent », de prendre le pouvoir.

Elles préfèrent enfanter dans la couleur que dans la douleur — même si elles encaissent leur lot de souffrances. Elles prônent une politique du vivant qui fond luttes sociales et écologiques dans un même alliage incandescent. Une politique fondée sur l'écoute et l'accueil de ce qui n'est pas (encore) nous ; qui considère que tout ce qui porte atteinte au vivant nous porte atteinte à terme. Qui ne croit plus que l'indépendance soit la source de toute liberté mais plutôt que ce sont les interdépendances acceptées qui nous ouvrent un monde plus fécond et au final nous émancipent mieux.

De fait, ces initiatives sont ouvertes : l'inverse de communautés fermées ou d'îlots repliés et fiers. Quand elles naissent, elles ont la forme rhizomatique d'un mycélium qui tend partout ses fils et ses hyphes et espère qu'on s'y attache, qu'on en fasse nœuds ou qu'on les prolonge. Ce sont des appels. Ces initiatives n'entendent pas être une nouvelle norme sociale mais juste de nouvelles formes du bien-vivre ensemble. Si le Covid peut servir à quelque chose de positif, c'est en nous faisant sentir que c'est vers ces projets et ces pratiques qu'on doit se tourner. C'est avec elles qu'on doit faire pièce et mosaïque mouvante, plutôt que de lancer un énième « projet politique » prétendument rassembleur — qui sera vite excluant. L'époque, comme le suggère Corinne Morel Darleux, est aux archipels. Ceux qui pensent que l'État est à la fois le problème et la solution n'ont jamais ouvert un livre d'anthropologie ni vu un documentaire ethno. Il suffit pourtant de jeter un œil sur d'autres cultures et d'autres temps. Les sociétés sans État existent, ont existé et existeront. Elles ont prouvé leur pluralité et leur viabilité. Bien avant nous.

L'État peut rester un outil et un horizon s'il devient un État souple : c'est-à-dire capable d'accepter que des communautés et que des « sociétés sans état » se déploient sur « son » territoire. Qu'en son sein et hors de son sein coule un lait différent. Que d'autres mondes, d'autres cosmos locaux soient possibles et articulés à lui. On aura sans doute toujours besoin d'une sécurité sociale, comme d'une santé et d'une éducation universelle. Ça ne doit pas empêcher d'expérimenter d'autres façons de faire, vieilles comme le monde ou fraîches comme une sphaigne qui pousse.

Bon confinement !

— **Alain Damasio**

ÉPILOGUE

Pour finir, et puisque les pouvoirs ont toujours un intérêt certain à nous attrister, comme le suggérait Spinoza, je voulais citer quelques-unes de ces initiatives qui sont déjà les bourgeons de ce monde qui vient. Alors...

A COMPLÉTER

- Préférez lire et écouter les médias indépendants : Ballast, Socialter, Médiapart, Multitudes, lundimatin, Reporterre, Terrestres, Yggdrasil...
- Contribuez aux associations qui aident à renouer avec le vivant : l'ASPAS, le RAF...
- Arpentez l'empire du numérique avec des logiciels libres : quadrature du net, framasoftware, firefox, parinux, wikipédia, jitsi...
- Pratiquez les lows-techs (low-tech lab, Ateliers Paysans...)
- Entrez dans l'économie différemment : ATTAC, économistes atterrés...
- Éduquez autrement vos enfants : pédagogie Freinet, éducation populaire...
- Nourrissez-vous par la paysannerie alternative, biologique, respectueuse :
- Cherchez les éclairages de quelques phares et balises de la pensée contemporaine : Morizot, Latour, Benasayag, Citton, Stiegler, Stengers, Morel Darleux, Servigne...